

BIBLIOTHEQUE DU COLLÈGE D'OCCITANIE

31, rue de la Fonderie
31068 TOULOUSE, CEDEX

Livres neufs à vendre (prix franco au-dessus de 20 F).

Mathieu BLOUIN, *Les troubles à Gaillac, publiés, traduits et annotés par E. Nègre*, 1976, 357 p., 45 F.

Jules CUBAYNES, *Ôme de Dieu, poème sacerdotal*, 1951, 211 p., 20 F.

Juli CUBAYNES, *Contes de la vièlha França de Jean Quercy, represtits dins lor emmòlle carcinòl*, 1976, 151 p., 21 F.

Gustave FARENC, *Flore occitane du Tarn*, publiée par E. Nègre, 1973, 73 p., 15 F.

Louis MAVIT, *Un cinquantenaire : Le Collège d'Occitanie*, 1978, 38 p., 15 F.

Ernest NÈGRE, *Les noms de lieux en France*, 2^e édition, 1977, 184 p., 20 F.

Ernest NÈGRE, *Les noms de lieux du Tarn*, 3^e édition, 1972, 124 p., 18 F.

Albert PESTOUR, *Florilège limousin*, 1964, 244 p., 20 F.

Antòni REY, *Cansons de mon país*, 1950, 89 p., 10 F.

Joseph SALVAT, *Le poète Auguste Fourès*, 1974, 208 p., 30 F.

Joseph SALVAT, *Mon diurnal de la deportacion*, 1975, 259 p., 24 F.

Joseph SALVAT, *Paraulas dins la nèit*, 1932, 101 p., 10 F.

Joseph SALVAT, *Los Evangelis del dimenge*, 1957, 10 F.

Joseph SALVAT, *Epistolari del dimenge*, 1966, 10 F.

Joseph SALVAT, *Ordo missae, Ordenari de la messa*, 1970, 10 F (texte périmé).

Joseph SALVAT, *La vie tourmentée de Louis-Xavier de Ricard*, 1943, 4 F.

Joseph SALVAT, *Gramatica occitana*, 4^e édition revue par E. Nègre, 205 p., 1978, 27 F.

Auger GAILLARD, *Œuvres complètes, publiées, traduites et annotées par Ernest Nègre*, 1970, 619 p., 45 F.

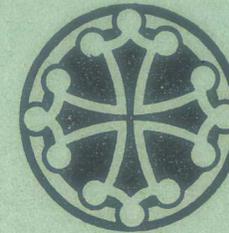
Gai Saber

Revista de l'ESCOLA OCCITANA

Dis Aup i Pirenèu...

F. Mistral.

Celèstin MAFFRE, Flambas de Montsegur.....	441
Ramon GOUGAUD, La tireta del perruquièr....	442
Andrieu LAGARDA, Boscassiers.....	448
Joan COLOMINA-GRANGIÈR, Las pèiras que pàrlan.....	451
Pèire ROQUETA, D'Istòria e de l'Istòria nòstra..	456
Marcel CARRIÈRES, Le souvenir de Joseph Loubet.....	459
Jean FOURIÉ, Paul Albarel (suite).....	464
Timothy JENKINS, Jean FOURIÉ, Libres novèls..	468
Vida Occitana.....	472
Table des matières du tome XXVII.....	473



Jean-Claude DINGUIRARD, *Ethnolinguistique de la haute vallée du Ger*, xiv + 517 pp., Univ. de Lille III, 1976.

Ce livre, s'appuyant sur un travail d'enquête et d'analyse conduit pendant douze ans, a les mérites d'une thèse sans en avoir les vices habituels : il se lit facilement, l'argument est clair et honnête, les matériaux réunis sont d'un intérêt passionnant.

Par « ethnolinguistique » l'auteur entend l'explication des faits de langage en tenant compte des faits sociaux, ou mieux, l'existence du langage comme fait social. C'est donc un linguiste qui utilise sa compétence particulière pour faire un travail d'ethnologue. Bien que l'auteur, en passant, fasse des suggestions théoriques fécondes, il s'en tient à la description empirique de la façon d'employer la langue dans le contexte étudié, et il évite scrupuleusement de faire des généralisations prématurées.

Tout d'abord l'ouvrage informe sur la genèse historique de la communauté de la haute vallée du Ger. Cette communauté est constituée de deux petits villages, situés l'un en face de l'autre sur les deux pentes de la vallée, et qui étaient à l'origine, au 17^e siècle, de peuplements différents. En raison de ces origines on y use de deux parlers différents : un gascon du Comminges à l'un (à Ger de Boutx), et un gascon du Couserans à l'autre (à Coulédoux).

La situation est donc exceptionnelle; c'est celle d'un « contact linguistique » entre deux parlers gascons. Dans ce contexte, chacun des deux villages doit se définir à la fois contre l'autre, contre son « village-mère », et contre les villages voisins; en un mot, créer une *identité individuelle*. Mais en même temps, les deux villages doivent se définir ensemble comme une *communauté*, celle de la haute vallée. Puisqu'il en est ainsi, les indigènes font bon usage des faits dialectaux à leur disposition; cet usage est étudié dans la deuxième et la troisième partie du livre sous les rubriques « divergences » et « convergences ».

Pour commencer, les divergences. Les deux villages ont des images communes des communautés voisines : les habitants d'un village sont censés être des snobs, ceux d'un autre sont des sots, ceux d'un troisième encore sont connus comme supérieurs. Les traits choisis, afin de définir ces différences, sont de comportement, de mœurs, de langage, et les informateurs estiment que les stéréotypes sont exacts. Une communauté voisine peut être définie, par

exemple, par la malhonnêteté, la niaiserie, l'accent et le lexique des indigènes.

L'auteur discute ensuite des différences remarquées par les indigènes entre les deux villages qui composent la communauté de la haute vallée. Les informateurs peuvent établir une liste de 20-25 mots qui diffèrent entre les deux lieux. Il y a donc un bilinguisme gascon/gascon effectif. D'ailleurs, ce bilinguisme est pour quelques uns à la fois de compétence et de performance : une personne, originaire de Coulédoux, qui se marie avec quelqu'un de Ger de Boutx et y habite, adopte le lexique de son nouveau village; mais en rendant visite à ses parents à Coulédoux, elle reprend inconsciemment son lexique (et son accent) natif.

Non seulement la liste est arbitraire — l'auteur ne peut discerner de raison pour le choix des mots — mais aussi elle est complètement socialisée, c'est-à-dire, que les informateurs donnent tous à peu près la même liste. En effet, rapporte l'auteur, ces différences lexicales sont souvent le thème de conversations locales, où on passe en revue ces traits connus et repertoriés.

Les deux chapitres suivants traitent des divergences exprimées au moyen des noms de baptême et des croyances. Le second, consacré aux croyances au surnaturel, est passionnant, et montre bien que les différences de mentalité entre les deux villages ne sont pas moins frappantes que les différences linguistiques. Bien plus, l'auteur montre que, mis en contexte, le folklore n'a rien de « folklorique », qu'il prend là sa pleine signification.

Les faits remarquables et employés par les informateurs ne sont pas mis en système par eux : n'importe quelle différence peut être invoquée pour « expliquer » n'importe quelle autre. Il y a, également, un ensemble de différences, ethnographiques et linguistiques, qui n'est pas remarqué, qui est passé sous silence, et cet ensemble sert à marquer l'unité de la communauté de la haute vallée. Nous avons déjà constaté que les villages voisins sont l'objet de stéréotypes communs à Coulédoux et Ger de Boutx; la troisième partie du livre parle des faits de « convergence positive », des différences dont on ne tient aucun compte, qui sont en voie d'être éliminées. Puisque les divergences, en cet exemple bien particulier, précèdent les convergences dans le temps, on peut y étudier le processus d'unification.

L'auteur commence en considérant des unifications ethnographiques : comment les deux villages qui, du fait de l'origine distincte de leur peuplement, avaient des coutumes et des croyances différentes, ont adopté des versions communes, ou bien par la perte de l'une d'elles, ou bien par un amalgame d'éléments.

Puis il aborde la question de l'unification linguistique. Voilà, à mon avis, la partie la plus intéressante de cet excellent livre. Nous avons déjà vu qu'il y a un bilinguisme gascon effectif dans la haute vallée, et que les indigènes en sont très conscients. Bien que l'unification ethnographique puisse aller dans les deux sens, de Ger de Boutx à Coulédoux ou réciproquement, l'auteur remarque que, en ce qui concerne le gascon, l'unification marche à sens unique : que Coulédoux est en train d'abandonner son propre parler pour adopter les usages de Ger de Boutx. Il constate, d'ailleurs, que cette évolution n'est attribuable ni à un « impérialisme » ni à un « purisme » linguistiques de la part de Ger de Boutx, mais à un désir de la part de Coulédoux d'adopter le parler de l'autre.

Pourtant, après 300 ans, il y a beaucoup de différences qui subsistent. Par contraste, on a adopté le français en trois générations. L'auteur, dans une discussion bien réfléchie et prudente, souligne que la réussite locale du français demande non seulement des moyens — l'école, les routes, la conscription, etc. — mais aussi la volonté de la part des indigènes de l'adopter. Pour tenter d'expliquer cette volonté il se reporte à la vision de leur langue qu'ont les populations locales. Est-ce que le français a été le bienvenu parce qu'il résout les problèmes infiniment délicats posés par le bilinguisme couserano-commingeois ? Le français, localement, n'est pas considéré comme une langue différente, une langue étrangère, mais seulement comme une variante prestigieuse : le français et le gascon constituent une réserve commune. Il s'agit de définir ce qu'est le prestige dans la mentalité indigène.

Dans ses « Commentaires » à la fin du livre, l'auteur suggère que le prestige de la langue suit le prestige économique : que, en ce qui concerne le gascon, le parler de Ger de Boutx est le dialecte de la réussite économique relative, et donc de la réussite sociale. S'il en est ainsi, pourquoi l'adoption de la langue ou du dialecte est-elle à sens unique, alors que l'adoption des croyances peut aller dans les deux sens ? Dans le dernier chapitre l'auteur esquisse une réponse possible en nous donnant la philo-

sophie indigène du langage, exprimée par l'enseignement de la langue aux enfants, et les premiers emplois qu'ils en font. Si le verbe a bien un pouvoir créateur, s'il peut bien agir sur la réalité, alors il faut parler la langue la plus puissante possible.

Je ne peux faire ressortir suffisamment ni l'intérêt ni la finesse des arguments de M. Dinguirard; il vous faut lire le livre. Mais l'argumentation ne constitue qu'une part; je dois attirer l'attention du lecteur également sur les matériaux, remarquables par leur qualité et leur abondance, amassés par l'auteur au cours de sa recherche et qu'il présente ici : autre raison de le lire

Timothy JENKINS.

Paul TISSEYRE, *Senteurs de garrigue*, Paris, La Pensée universelle, 1978.

Originaire d'Arques, dans la haute vallée de l'Aude, mais né en Bretagne, Paul Tisseyre vit actuellement une laborieuse retraite à Carcassonne. Ecrivain à ses heures, il vient de publier « Senteurs de garrigue », un recueil de sept nouvelles ayant essentiellement pour cadre le massif des hautes Corbières, terre rude et mystérieuse dont seuls les initiés savent découvrir les secrets. Signalons au passage que cet agréable petit livre est préfacé par le majoral Adelin Moulis.

Dans un style à la fois simple et familier, où pointe parfois un ton original imprévu, l'auteur nous conte des anecdotes villageoises, laissant à l'occasion vagabonder son âme de poète. Le texte, écrit en français, est truffé d'expressions occitanes qui confèrent à ces lignes une surprenante authenticité. Combien nous sommes loin des stéréotypes à la Pagnol ou à la Jean Aicard !

« Senteurs de garrigue » ne se veut pas un ouvrage rassembler pour estivants nostalgiques; c'est une œuvre extrêmement personnelle, un livre dur, tendre et parfois terrible qui nous peint sans concession des hommes et des choses, des sentiments aussi. C'est un livre tout imprégné des senteurs d'un terroir, un livre écrit avec le cœur mais aussi avec l'intelligence ! Apparemment, Paul Tisseyre a retrouvé là sa pleine occitanité et sa ferveur est communicative.